

Une Lettre DE MERIMÉE Sur l'Espagne

UNE EXECUTION

Valence...

Voici l'histoire de mon penda. (J'ai oublié de m'informer de son nom.) C'était un paysan des environs de Valence, estimé et redouté pour son caractère hardi et entreprenant. C'était le coq de son village. Personne ne dansait mieux, ne jetait plus loin la barre, ne savait plus de vieilles romances. Il n'était pas querelleur, mais on savait qu'il fallait peu de chose pour lui échauffer les oreilles. Si l'accompagnait des voyageurs son escopette sur l'épaule, par un voleur n'est-elle pas remplie de doubloons. Aussi était un plaisir de voir de jeunes hommes, se vêtant de velours sur l'épaule, se pressant par les chemins et se dandinant d'un air de supériorité. En un mot, c'était un "majo" dans toute la force du terme. Un majo, c'est tout à la fois un dandy de la classe inférieure et un homme excessivement délicat sur le point d'honneur.

Les Castillans ont un proverbe contre les Valenciens, proverbe, suivant moi, de toute fausseté. Le voici : "A Valence, la viande, c'est de l'herbe; l'herbe, de l'eau. Les hommes sont des femmes, et les femmes—rien." Je certifie que la cuisine de Valence est excellente, et que les femmes y sont extrêmement jolies et plus blanches qu'en aucun autre royaume de l'Espagne. Vous allez voir ce que sont les hommes de ce pays-là.

On donnait un combat de taureaux. Le majo veut le voir; mais il n'avait pas un réal dans sa ceinture. Il comptait qu'un volontaire royaliste, son ami, de garde ce jour-là, le laisserait entrer. Point. Le volontaire était inflexible sur sa consigne. Le majo insiste, le volontaire persiste à injurer de part et d'autre. Bref, le volontaire le repousse rudement avec un coup de crosse dans l'estomac. Le majo se retire; mais ceux qui remarquaient la pâleur répandue sur sa figure, qui observèrent ses poings fermés avec violence, ses narines gonflées et l'expression de ses yeux, ces gens-là pensèrent bien qu'il arriverait bientôt quelque malheur.

A quinze jours de là, le volontaire brutalement fut envoyé avec un détachement à la poursuite de quelques contrebandiers. Il coucha dans une auberge isolée (vente). La nuit, une voix se fait entendre qui appelle le volontaire : "Ouvrez, c'est de la part de votre femme." Le volontaire descend à demi vêtu. A peine avait-il ouvert la porte, qu'un coup d'épingle met le feu à sa chemise et lui envoie une douzaine de balles dans la poitrine. Le meurtrier disparaît. Qui a fait le coup? Personne ne peut le deviner. Certainement ce n'est pas le majo qui l'a tué; car il se trouvera une douzaine de femmes dévotes et bonnes royalistes qui jureront par le nom de leur saint et en baisant leur poce qu'elles ont vu le suédis, chaque dans son village, exactement à l'heure et à la minute où le crime a été commis.

Et le majo se montrait en public avec un front ouvert et l'air serein d'un homme qui vient de se débarrasser d'un souci important. C'est ainsi qu'à Paris on se montre chez Tortoni le soir d'un duel où l'on a bravement cassé le bras à un impertinent. Remarquez en passant que l'assassinat est ici le duel des pauvres gens; duel bien autrement sérieux que le nôtre, puisque généralement il est suivi de deux morts, tandis que les gens de la bonne compagnie s'égratignent plus souvent qu'ils ne se tuent.

Tout alla bien jusqu'à ce qu'un certain alguazil, outrant le zèle (suivant les uns, parce qu'il était nouvellement en fonctions, suivant d'autres, parce qu'il était amoureux d'une femme qui lui préférait le majo), s'avisa de vouloir arrêter cet homme admirable. Tant qu'il se borna à des menaces, son rival ne fit qu'en rire; mais, quand enfin il voulut le saisir au collet, il lui fit "avalier une langue de boue". C'est une expression du pays pour un coup de couteau. Le légitime défense permettait elle de rendre ainsi innocente une place d'alguazil? On respecte beaucoup les alguazils en Espagne, presque autant que les notables en Angleterre. En traitant un alguazil comme pendable. Aussi le majo fut-il appréhendé au corps, mis

en prison, jugé et condamné après un procès fort long; car les formes de la justice sont encore plus lentes ici que chez nous. Avec un peu de bonne volonté, vous conviendrez ainsi que moi que cet homme ne méritait pas son sort, qu'il a été victime d'une fatalité malheureuse, et que, sans se trop charger la conscience, les juges pouvaient le rendre à la société, dont il devait faire l'ornement (style d'avocat). Mais les juges n'ont guère de ces considérations poétiques et élevées; ils l'ont condamné à mort à l'unanimité.

Un soir, passant par hasard sur la place du Marché, j'avais vu des ouvriers occupés à élever aux flambants des solives bizarrement agencées, formant à peu près un II. Des soldats en cercle autour d'eux repositionnaient les carreaux. Voici pour quelle raison. La potence (car c'en était une) est élevée par corvée, et les ouvriers mis en réquisition ne peuvent, sans se rendre coupables de rébellion, se refuser à ce service. Par une espèce de compensation, l'autorité prend soin qu'ils remplissent leur tâche, que l'opinion publique rend presque déshonorante, à peu près en secret. Pour cela, on les entoure de soldats qui scartent la foule, et ils ne travaillent que la nuit; de manière qu'il n'est pas possible de les reconnaître, et qu'ils ne risquent pas, le lendemain, d'être appelés charpentiers de potence.

A Valence, c'est une vieille tour gothique qui sert de prison. Son architecture est assez belle, surtout la façade, qui donne sur la rivière. Elle est située à une des extrémités de la ville, et c'est une de ses principales portes. On l'appelle "la puerta de los Serranos". Du haut de la plate-forme on découvre le cours du Guadalquivir, les cinq ponts qui le traversent, les promenades de Valence et la riante campagne qui l'entoure. C'est un assez triste plaisir que de voir les champs quand on est enfermé entre quatre murailles, mais en fin c'est un plaisir, et il faut savoir gré au gélier qui permet aux détenus de monter sur cette plate-forme. Pour des prisonniers, la plus petite jouissance a du prix.

C'est de cette prison que devait sortir le condamné pour se rendre, à travers les rues les plus fréquentées de la ville, monté sur un âne, à la place du Marché, où il quitterait ce monde.

Je me suis trouvé de bonne heure devant "la puerta de los Serranos" avec un de mes amis espagnols qui avait la bonté de m'accompagner. Je m'attendais à trouver une foule considérable rassemblée dès le matin; mais je m'étais trompé. Les artisans travaillaient tranquillement dans leurs boutiques, les paysans sortaient de la ville après avoir vu de leurs légumes. Rien n'annonçait que quelque chose d'extraordinaire allait se passer, si ce n'est une douzaine de dragons rangés auprès de la porte de la prison. Le peu d'empressement des Valenciens à voir des exécutions ne doit pas être attribué, je crois, à un excès de sensibilité. Je ne sais pas non plus si je dois penser, comme mon guide, qu'ils sont tellement blasés sur ce spectacle, qu'il n'a plus d'attrait pour eux. Peut-être cette indifférence vient-elle des habitudes laborieuses du peuple de Valence. L'amour du travail et du gain le distingue non seulement parmi toutes les populations de l'Espagne, mais encore parmi celles de l'Europe.

A onze heures, la porte de la prison s'est ouverte. Aussitôt s'est présentée une assez nombreuse procession de franciscains. Elle était précédée d'un grand crucifix porté par un pénitent escorté de deux acolytes, chacun avec une lanterne en manchée au bout d'un grand bâton.

Le crucifix, de grandeur naturelle, était de carton peint avec un talent d'imitation extraordinaire. Les Espagnols, qui cherchent à faire la religion terrible, excellent à rendre les blessures, les contusions, les traces des tortures endurées par leurs martyrs. Sur ce crucifix, qui devait figurer à un supplice, on n'avait pas épargné le sang, la saie, les tumeurs livides. C'était la plus hideuse pièce d'anatomie qu'on pût voir. Le porteur de cette horrible figure s'est arrêté devant la porte. Des soldats s'étaient un peu rapprochés. Une certaine de curieux, à peu près, étaient groupés derrière, assez près, pour ne rien perdre de ce qui allait se faire et se dire, lorsque le condamné a paru accompagné de son confesseur.

Jamais je n'oublierai la figure de cet homme. Il était très grand et très maigre, et paraissait âgé de trente ans. Son front était élevé, ses cheveux épais, noirs comme du jais et droits comme les crins d'une brosse. Ses yeux étaient grands, mais enfoncés dans sa tête, se réfléchissaient dans sa longue robe noire sur laquelle on avait cousu, à la place du cœur, une croix bleue et rouge. C'est l'insigne des agonisants. Le col-

let de sa chemise, plissé comme une fraise, tombait sur ses épaules et sa poitrine. Une corde menue, blanche, qui se distinguait parfaitement sur l'étoffe noire de sa robe, faisait plusieurs fois le tour de son corps, et, par des nœuds compliqués, lui attachait les bras et les mains dans la position qu'on prend en priant. Entre ses mains, il tenait un petit crucifix et une image de la Vierge. Son confesseur était gros, court, rapet, haut en couleur, ayant l'air d'un bon homme, mais d'un homme qui depuis longtemps fait ce métier-là et qui en a vu bien d'autres.

Derrière le condamné se tenait un homme pâle, faible et grêle, d'une physiologie douce et timide. Je l'ai pris pour un notaire ou un alguazil en négligé s'il n'avait en sur la tête un chapeau gris à grands bords, comme en portant les picadors aux combats de taureaux. A la vue du crucifix, il ôta ce chapeau avec respect, et je remarquai alors une petite échelle en ivoire fixée sur la forme comme une cocarde. C'était l'exécuteur des hautes œuvres.

En mettant la tête hors de la porte, le condamné, qui avait été obligé de se courber pour passer sous le guichet, se redressa de toute sa hauteur, ouvrit les yeux d'une grandeur démesurée, embrassa la foule d'un regard rapide et respira profondément. Il me sembla qu'il avait l'air de plaisir, comme celui qui a été longtemps dans un cachot étroit et étouffant. Son expression était étrange; ce n'était point de la peur, mais de l'inquiétude. Il paraissait résigné. Point de morgue ni d'affectation de courage. Je me dis qu'en pareille occasion, je voudrais faire une aussi bonne contenance.

Son confesseur lui dit de se mettre à genoux devant le crucifix; il obéit et baissa les pieds de cette hideuse image. En ce moment, tous les assistants étaient émus et gardaient un profond silence. Le confesseur, s'en apercevant, leva les mains pour les dégager de ses longues manches qui l'auraient gênés dans ses mouvements oratoires, et commença à débiter un discours qui lui avait probablement servi plus d'une fois, d'une voix forte et accentuée, mais pourtant monotone par la répétition périodique des mêmes intonations. Il prononçait chaque mot clairement, son accent était pur, et il s'exprimait en bon castillan, que le condamné n'entendait peut-être que très imparfaitement. Il commençait chaque phrase d'un ton de voix glapissant, et s'élevait au fausset, mais il finissait sur un ton grave et bas.

En substance, il disait au condamné, qu'il appelait son frère : "Vous avez bien mérité la mort; on a même été indulgent pour vous en ne vous condamnant qu'à la potence car vos crimes sont énormes. Ici, il dit un mot des meurtres commis; mais il s'étendit longuement sur l'irréligion dans laquelle le pénitent avait passé sa jeunesse, et qui seule l'avait poussé à sa perte. Puis, s'aimant par degrés : "Mais qu'est-ce que le supplice juste ment mérité que vous allez endurer, comparé avec les souffrances inouïes que notre divin Sauveur a endurées pour vous? Regardez ce sang, ces plaies, etc."

Détail très long de toutes les douleurs de la Passion, décrites avec toute l'exagération que comporte la langue espagnole, et commentées au moyen de la violaine statue dont je vous ai parlé. La péroraison valait mieux que l'exorde. Il disait, mais trop longuement, que la miséricorde de Dieu était infinie, et qu'un repentir véritable pouvait désarmer sa colère. Le condamné se leva, regarda le prêtre d'un air peu farouche et lui dit : "Mon père, il suffirait de me dire que je vais à la gloire; marchons!"

Le confesseur rentra dans la prison fort satisfait de son discours. Deux franciscains prirent sa place auprès du condamné; ils ne devaient l'abandonner qu'un dernier moment. D'abord, on l'étendit sur une natte que le bourreau tira à lui quelque peu, mais sans violence, et comme d'un accord tacite entre le patient et l'exécuteur. C'est une pure cérémonie, afin de paraître exécuter à la lettre la sentence, qui porte : "Pendu après avoir été traîné sur la claie".

Cela fait, le malheureux fut guidé sur un âne que le bourreau conduisait par la longe. A ses côtés marchaient les deux franciscains, précédés de deux longues files de moines de cet ordre et de laquies faisant partie de la confrérie des "Desamparados." Les bannières, les croix n'étaient pas oubliées. Derrière l'âne venaient un notaire et deux alguazils en habit noir à la française, culottes et bas de soie, l'épée au côté, et montés sur de mauvais bidets très mal harnachés. Un piquet de cavalerie fermait la marche. Pendant que la procession s'avancait fort lentement, les moines chantaient des litanies d'une voix sourde, et des hommes en manteau circu-

laient autour du cortège, tendant des plats d'argent aux apôtates et demandant une aumône pour le pauvre malheureux (par el pobre). Cet argent sert à dire des messes pour le repos de son âme; et pour un bon catholique qu'on va pendre, ce doit être une consolation de voir les plats s'emplier assez rapidement de gros sous. Tout le monde donne. Impie comme je suis, je donnai mon offrande avec un sentiment de respect.

En vérité, j'aime ces cérémonies catholiques, et je voudrais y croire. Dans cette occasion, elles ont l'avantage de frapper la foule infiniment plus que notre charrette, nos gendarmes, et ce cortège mesquin et ignoble qui l'accompagne en France les exécutions. Ensuite, et c'est pour cela surtout que j'aime ces croix et ces processions, elles doivent contribuer puissamment à adoucir les derniers moments d'un condamné. Cette pompe lugubre flûte d'abord sa vanité, ce sentiment qui meurt en nous le dernier. Puis ces moines qu'il révoit depuis son enfance et qui prient pour lui, les chants, et la voix des hommes qui quéte pour qu'on lui dise des messes, tout cela doit l'étourdir, le distraire, l'empêcher de réfléchir sur le sort qui l'attend. Tourne-t-il la tête à droite, le franciscain de ce côté lui parle de l'Infinie miséricorde de Dieu. A gauche, un autre franciscain est tout prêt à lui vanter la puissante intervention de monseigneur saint François. Il marche au supplice comme un consort entre deux officiers qui le surveillent et l'exhortent. Il n'a pas un instant de repos, s'écriera le philosophe. Tant mieux. L'agitation continuelle où on le tient l'empêche de se livrer à ses pensées, qui le tourmenteraient bien davantage.

J'ai compris alors pourquoi les moines, et surtout ceux des ordres mendiants, exercent tant d'influence sur le bas peuple. N'en déplaise aux libéraux intolérants, ils sont en réalité l'appui et la consolation des malheureux depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Quelle horrible corvée, par exemple, que celle-ci : entretenir pendant trois jours un homme qu'on va faire mourir! Je crois que, si j'avais le malheur d'être pendu, je ne serais pas fâché d'avoir deux franciscains pour causer avec moi.

La route que suivait la procession était très tortueuse, afin de passer par les rues plus larges. Je pris, avec mon guide, un chemin plus direct afin de me trouver encore une fois sur le passage du condamné. Je remarquai que, dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre sa sortie de la prison et son arrivée dans la rue où je le revoyais, sa taille s'était courbée considérablement. Il s'affaissait peu à peu; sa tête tombait sur sa poitrine, comme si elle n'eût été soutenue que par la peau du cou. Pourtant, je l'observais pas sur ses traits l'expression de la peur. Il regardait fixement l'image qu'il avait entre les mains; et, s'il détournait les yeux, c'était pour les reporter sur les deux franciscains, qu'il paraissait écouter avec intérêt.

J'aurais dû me retirer alors; mais on me pressa d'aller sur la grande place, de monter chez un marchand où j'aurais toute liberté de regarder le supplice d'un haut balcon, ou bien de me soustraire à ce spectacle en rentrant dans l'intérieur de l'appartement. J'allai donc. La place était loin d'être remplie. Les marchands de fruits et d'herbes ne s'étaient pas dérangés. On circulait partout facilement. La potence, surmontée des armes d'Aragon, était placée en face d'un élégant bâtiment moresque, la Bourse de la soie (la Lonja de Seda). La place du Marché est longue. Les maisons qui la bordent sont petites, quoique chargées d'étages, et chaque rang de fenêtres est un balcon en fer. De loin, on dirait de grandes cages. Un assez bon nombre de ces balcons s'élevaient point garnis de spectateurs.

Sur celui où je devais prendre place, je trouvais deux jeunes demoiselles de seize à dix-huit ans, commodément établies sur des chaises, et s'éventant de l'air du monde le plus dégagé. Toutes les deux étaient fort polles, et, à leurs robes de soie noire fort près, à leurs souliers de satin et à leurs mantilles garnies de dentelles, je jugeai qu'elles devaient être les filles de quelque bourgeois aisé. Je fus confirmé dans cette opinion parce que, bien qu'elles se servissent entre elles du dialecte valencien, elles entendaient et parlaient correctement l'espagnol.

Dans un coin de la place, on avait élevé une petite chapelle. Cette chapelle et la potence, qui n'en était pas fort éloignée, étaient enfermées dans un grand carré formé par des volontaires royalistes et des troupes de ligne.

Les soldats ayant ouvert leurs rangs pour recevoir le condam-

né, le condamné fut descendu de son âne et mené devant la potence dont je viens de parler. Les moines l'entourèrent; il était à genoux, baissait souvent les marches de l'autel; j'ignore ce qu'on lui disait. Cependant, le bourreau examinait sa corde, son échelle, et, cet examen fait, il s'approcha du patient toujours prosterné, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit, suivant l'usage : "Frère, il est temps."

Tous les moines, un seul excepté, l'avaient abandonné, et le bourreau était, à ce qu'il paraissait, mis en possession de sa victime. En le conduisant vers l'échelle (ou plutôt vers l'escalier de planches), il avait son bras sur le grand chapeau qu'il lui mettait devant les yeux, de lui cacher la vue de la potence; mais le condamné semblait chercher à repousser le chapeau avec des coups de tête, voulant montrer qu'il avait bien le courage d'envisager l'instrument de son supplice.

Midi sonnait quand le bourreau monta à l'escalier fatal, tirant après lui le patient, qui ne montait qu'avec difficulté, parce qu'il allait à reculons. L'escalier était large, et n'a de rampe qu'un côté. Le moine était du côté de la rampe, le bourreau et le condamné montaient de l'autre. Le moine parlait continuellement et en faisant beaucoup de gestes. Arrivé en haut de l'escalier, en même temps que l'exécuteur passait la corde autour du cou du patient avec une promptitude extraordinaire, on me dit que le moine lui faisait réciter le "Credo". Puis, élevant la voix, il s'écria : "Mes frères, joignez vos prières à celles du pauvre pécheur." J'entendis une voix douce prononcer à côté de moi : "Amen." Je tournai la tête, et je vis une de mes jolies Valenciennes dont les yeux étaient un peu plus colorés, et qui agitait son éventail précipitamment. Elle regardait avec beaucoup d'attention du côté de la potence. Je dirigeai mes yeux de ce côté; le moine descendait l'escalier, et le condamné était suspendu en l'air, le bourreau sur ses épaules; et son valet lui tirait les pieds.

Conte Espagnol

Le Serpent d'Or

Aux splendeurs et inépuisables funérailles ordonnées par le reine d'Aragon, dona Maria Teresa, dite la Rousse, pour son favori bien-aimé, le beau don Pablo Isidro-Juan d'Almujaras, comte de Huesca, marquis de los Garrañes et Bargoncellos, premier ministre du royaume, à ces inoubliables funérailles, il se vit une chose inoubliable entre toutes, une chose qui, certainement, depuis que le monde est monde, ne s'était jamais vue, une chose qui, vraisemblablement, tant que le monde sera monde, ne se reverra jamais.

Qu'on puisse expliquer cette chose par des moyens naturels, comme le prétendent avec orgueil les savants, ou qu'il soit plus sage d'y reconnaître un miracle de l'amour, comme le pensent avec humilité les bonnes gens du peuple, c'est de quoi il faut laisser disserter les dépendiers de paroles pour ne rien dire, et c'est de quoi ne s'embarasser point le faiseur de romances, uniquement tenu à veiller dans l'histoire des fleurs merveilleuses, non pour en extraire le miel, mais pour en composer un bouquet de poésie aux belles couleurs et aux parfums étranges.

Ne vous y fiez pas, don Pablo mon bien-aimé! Ne comptez pas trop sur votre beauté qui vous a soumis mon amour! Cet amour n'est souillé qu'en apparence. Si vous le trompiez, il se changerait en haine. Et alors, aussi vrai que je vous ai fait comte de Huesca, marquis de los Garrañes et Bargoncellos et premier ministre du royaume, aussi vrai que je vous adore, mon bien-aimé, je vous martyriserais cruellement. Votre tête tranchée ne suffirait pas à ma vengeance. J'inventerais, soyez-en sûr, quelque supplice nouveau. Je suis si jalouse!

Qui parlait de la sorte? C'est la reine d'Aragon, dona Maria Teresa, dite la Rousse, dont le temps que vivait le beau don Pablo, son favori. Mais lui, en souriant. Elle aussi en souriant, après avoir griné des dents à l'idée d'une infidélité. Comment, en effet, dit-il pu lui être infidèle, le beau don Pablo, puisqu'elle ne le quittait ni de jour, ni de nuit, et puisqu'elle était reine, et sa bienfaitrice, et puisque tout ensemble elle était jeune et jolie, la plus jolie femme du royaume entier, pour tout dire, à telles enseignes que, même par sa beauté seule, elle était vraiment reine du pays!

Et n'est-ce pas, qu'il n'en eût pas trouvé le loisir. Mais l'amour violent a des mémoires déraisonnables. Et c'est pourquoi la reine d'Aragon, dona Maria Teresa, dite la Rousse, menaçait toujours son bien-aimé des plus atroces tortures, en cas d'infidélité. Mais, en revanche, elle lui promettait sans cesse que, s'il mourait avant elle, un jour ne se passerait pas sans qu'elle-même mourût de douleur et le rejoignît dans la tombe.

C'est hier qu'il est mort, le beau don Pablo, d'une maladie foudroyante. Et foudroyée aussitôt la reine; et, malgré tout ce qu'on put dire ses parents et ses amis, elle a juré que, ce soir, aux splendides funérailles ordonnées par elle pour son bien-aimé, elle se tuerait sur le cercueil avant qu'on le descendît sous terre. Car elle ne la jamaïs quitté, ni jour ni nuit, son bien-aimé, et elle est résolue à ne le quitter jamais, ni jour, ni soir, fût-ce maintenant dans la nuit éternelle, puisqu'elle lui avait promis de cela faire.

Toute la nuit précédente elle a veillé près de lui, le pleurant, le couvrant de baisers, injurant la Mort qui lui prenait. Et, ce matin, quand on a mis le corps dans un cercueil d'ébène aux ciselures d'argent, elle a coupé la longue tresse de sa chevelure, jusqu'au ras, et, sur la blanche poitrine du bien-aimé, elle a déposé en offrande ce trésor, afin qu'il eût un peu d'elle sous le couvercle refermé, en attendant le moment où, après les splendides funérailles, elle se donnerait tout entière à lui, se tuant pour le rejoindre, le bien-aimé, dans son lit suprême.

Dependant, toute la cour et tout le peuple sont en alarme, à la nouvelle que la reine va teur son serment ce soir, et se tuer sur le cercueil de son bien-aimé. Car on la chérit. Elle est glorieuse pour l'Aragon. Elle est la plus belle reine des Espagnes. Elle est bonne aux pauvres gens. On pense qu'en la perdant on va tout perdre. Mais on sait qu'elle est aussi résolue que bonne et belle. Et puisqu'elle a juré de se tuer, qui pourrait y mettre obstacle? Personne certainement. Et c'est pourquoi le pays tout entier est dans le deuil, à ces splendides funérailles, qui seront celles de l'Aragon.

La messe des morts est finie. Monseigneur l'archevêque a donné l'absoute. Aux tintements du glas, voici que les gentilshommes de la servidumbre viennent prendre le lourd cercueil d'ébène pour le porter en terre. Encore quelques instants, et la reine, pâle sous ses longs voiles noirs, va exécuter son projet sinistre, va teur son abominable serment, va se tuer pour ne pas laisser son bien-aimé se coucher seul, se coucher sans elle dans la dernière couche. Tout le monde éclate en sanglots. Soudain, un moine s'avance et s'écrie violemment :

—Reine que nous chrétiens tous, reine que nous ne voulons pas voir mourir, sache que tu n'as pas à tenir ton serment. Car tu as juré, en effet, de suivre dans la tombe don Pablo, si don Pablo t'était fidèle. Mais tu lui as juré aussi de te venger de lui par quelque supplice nouveau, s'il te trompait. Or, moi, son confesseur, moi qui viole ici le secret de la confession pour ton bien et pour le bien du pays, moi prêtre, et prenant Dieu à témoin de ce que j'affirme, devant tons et devant toi j'affirme que don Pablo, ton bien-aimé, ne t'a pas été fidèle.

—Moine, répliqua la reine, tu mens! Si don Pablo ne m'avait pas été fidèle, je le saurais, je l'aurais senti, ma chair se serait tordue de jalousie à toucher sa chair touchée par une autre femme. Il m'a été fidèle, j'en suis sûre. Et je tiendrai donc mon serment. Qu'on ouvre le cercueil, je le veux! Et, sur la bouche de mon bien-aimé, ma bouche se posera, et dans ce baiser mon âme ira retrouver la sienne. Et toi, colonisateur infâme, tu seras mis à la torture, pour avoir osé dire que don Pablo, le bien-aimé de la reine, ne m'avait pas été fidèle, fidèle, fidèle, toujours fidèle!

Le cercueil est ouvert. La reine se penche vers la face de don Pablo. Mais, avec un grand cri d'horreur, elle se rejette en arrière. La face si belle du bien-aimé n'est plus qu'une hideuse charogne. Et cette charogne, un serpent d'or est en train de la dévorer. C'est la tresse rousse de la reine qui est devenue ce serpent d'or. Ils ont senti, eux, les cheveux encore vivants, ils ont senti la trahison du bien-aimé, et ils ont vengé la reine par ce supplice nouveau. Ainsi, du moins, est racontée la chose dans les archives de Notre-Dame-d'El Pilar, cette église cathédrale de Saragosse, en Aragon.

Le naufrage du "Harlow"
Douvres, Angleterre, 2 décembre.—Le vapeur qui a été coulé hier dans la Manche par le "Philippeville" est le "Harlow" de Londres. Neuf hommes de l'équipage ont pu être sauvés.

JOLI TOUR.

On m'a raconté l'autre jour une bonne histoire; il faut que je vous la raconte à mon tour, dit M. Harduin dans le "Matin".

Il existe à Montmartre des pauvres diables qui font des Rembrandts mieux que Rembrandt lui-même. Un marchand commande à l'un de ceux-ci deux toiles. L'artiste les fabrique, les apporte. Au bas des tableaux s'étale la signature du peintre hollandais.

Le marchand regarde, approuve et dit : Après tout, ces toiles sont fort bien; je ne sais pas pourquoi nous maintiendrions la fausse signature de Rembrandt. Mettez-y la vôtre.

L'artiste remporte les toiles, recouvre d'une couche de peinture la signature du maître et inscrit la sienne.

Un mois après, le marchand expédiait les deux toiles à son correspondant à New York. En même temps partait, à l'adresse du directeur de la douane américaine, une lettre anonyme disant : "Votre administration va être victime d'une fraude que je vous signale. Il arrivera en douane deux tableaux (suivant la description des tableaux). Ils sont adressés à M. X.... Ces tableaux sont de Rembrandt. Pour éviter de payer les droits, la signature du maître a disparu et a été remplacée par celle d'un inconnu. Envoyez la couche de peinture et vous verrez apparaître la signature originale. Pour votre gouverne, je vous avertis que ces Rembrandts valent au moins 400,000 francs."

Le Lavis ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. L'opération conseillée est faite, la douane applique son tarif et réclame 125,000 francs—qui sont payés par le correspondant, tout pensant ou feignant de l'être.

Mais, quinze jours plus tard, il vendait 600,000 francs à un amateur les deux Rembrandts payés 100 francs chacun, et dont l'authenticité était certifiée par les documents officiels de la douane.

Pour un joli tour de filou, c'est un joli tour.

Le match de football

Entre les équipes de la marine et de la guerre.

Princeton, N. J., 2 décembre.—La petite ville de Princeton était gaiement décorée aujourd'hui en l'honneur des équipes de football de l'armée et de la marine qui doivent jouer aujourd'hui leur grand match annuel.

L'épreuve qui a attiré des milliers de spectateurs sera encore rehaussée par la présence du président et de Mme Roosevelt.

Le chemin de fer de Pennsylvanie a fait de grands préparatifs pour transporter confortablement les milliers de personnes qui passeront la journée à Princeton.

Une centaine de détectives appartenant à des agences privées ont été ajoutés à la force locale de police afin de maintenir l'ordre et de protéger la foule contre les atteintes des pickpockets et des voleurs.

Les joueurs de West Point, accompagnés de leurs entraîneurs, au nombre d'une trentaine, sont arrivés à Princeton ce matin vers 11 heures et se sont immédiatement rendus sur le terrain des jeux où se trouvait déjà l'équipe de la marine.

—Washington, 2 décembre.—Le président Roosevelt a quitté Washington ce matin à 8 heures pour se rendre à Princeton, N. J., où il va assister à la partie de football qui sera jouée par les équipes représentant les académies navale et militaire.

Le président était accompagné de Mme Roosevelt, Mlle Ethel Roosevelt, secrétaire Root, Mlle Root, Edward Root, secrétaire Loeb, capitaine et Mme W. S. Cowles, Dr P. M. Rixey, M. et Mme Douglas Robinson, Mlle Isabelle Hagener.

Le groupe est parti par train spécial de la compagnie du chemin de fer de Pennsylvanie.

Le président rentrera ce soir à Washington.

Princeton, N. J., 2 décembre.—Le président Roosevelt est arrivé ici à 12:11 heures de l'après-midi. En quittant la gare il s'est immédiatement rendu au domicile de M. Woodrow Wilson, président de l'Université de Princeton.

Les pertes à Vladivostok.

Vladivostok, via Chefoo, 1er décembre. (Retard dans la transmission).—Le calme a finalement été rétabli après deux jours de sanglants désordres.

On espère que les émeutes ne se renouvelleront pas. Les dommages causés par l'incendie sont estimés au bas mot à 10,000,000 de roubles.

Les troubles ont été provoqués par les soldats et les marins.

De nombreux représentants de commerce américains sont arrivés ces jours derniers à Vladivostok.